

Visite à Othys



Gérard de Nerval

www.plume-direct.fr

www.plume-direct.fr

Date de publication : 19/06/2013

ISBN : **978-2-9534938-N-2.049**

Tous droits réservés®

Ce texte est extrait des Filles du Feu, plus particulièrement de Sylvie. On y retrouve tous les ingrédients propres à l'auteur : son style, son sens du rythme, la musique des mots et des descriptions picturales parlantes.

Nous retrouvons l'auteur en visite chez la tante de l'héroïne pour un moment de partage entre deux générations.

Au sortir du bois, nous rencontrâmes de grandes touffes de digitale pourprée ; elle en fit un énorme bouquet en me disant : "C'est pour ma tante ; elle est si heureuse d'avoir ces belles fleurs dans sa chambre". Nous n'avions plus qu'un bout de plaine à traverser pour gagner Othys. Le clocher du village pointait sur les coteaux bleuâtres qui vont de Montméliant à Dammartin. La Thève bruissait de nouveau parmi les grès et les cailloux, s'amincissant au voisinage de sa source, où elle se repose dans les prés, formant un petit lac au milieu des glaïeuls et des iris. Bientôt nous gagnâmes les premières maisons. La tante de Sylvie habitait une petite chaumière bâtie en pierres de grès inégales que revêtaient des treillages de houblon et de vigne vierge ; elle vivait seule de quelques carrés de terre que les gens du village cultivaient pour elle depuis la mort de son mari. Sa nièce arrivant, c'était le feu dans la maison.

"Bonjour, la tante ! Voici vos enfants ! dit Sylvie ; nous avons bien faim !" Elle l'embrassa tendrement, lui mit dans les bras la botte de fleurs, puis songea enfin à me présenter en disant : "C'est mon amoureux !"

J'embrassai à mon tour la tante qui dit : "Il est gentil... C'est donc un blond !..."

– Il a de jolis cheveux fins, dit Sylvie.

– Cela ne dure pas, dit la tante ; mais vous avez du temps devant vous, et toi qui es brune, cela t'assortit bien.

– Il faut le faire déjeuner, la tante," dit Sylvie.

Estelle alla cherchant dans les armoires, dans la huche, trouvant du lait, du pain bis, du sucre, étalant sans trop de soin sur la table les assiettes et les plats de faïence émaillés de larges fleurs et de coqs au vif plumage. Une jatte en porcelaine de Creil, pleine de lait où nageaient les fraises, devint le centre du service, et, après avoir dépouillé le jardin de quelques poignées de cerises et de groseilles, elle disposa deux vases de fleurs aux

deux bouts de la nappe. Mais la tante avait dit ces belles paroles : "Tout cela n'est que du dessert. Il faut me laisser faire à présent." Et elle avait décroché la poêle et jeté un fagot dans la haute cheminée.

"Je ne veux pas que tu touches à cela !" dit-elle à Sylvie qui voulait l'aider ; "abîmer tes jolis doigts qui font de la dentelle plus belle qu'à Chantilly ! tu m'en as donné, et je m'y connais.

- Ah ! oui, la tante !... Dites donc, si vous en avez des morceaux de l'ancienne, cela me fera des modèles.

- Eh bien, va voir là-haut, dit la tante, il y en a peut-être dans ma commode.

- Donnez-moi les clefs, reprit Sylvie.

- Bah ! dit la tante, les tiroirs sont ouverts.

- Ce n'est pas vrai, il y en a un qui est toujours fermé."

Et, pendant que la bonne femme nettoyait la poêle après l'avoir passée au feu, Sylvie dénouait des pendants de sa ceinture une petite clef d'un acier ouvragé qu'elle me fit voir avec triomphe.

Je la suivis, montant rapidement l'escalier de bois qui conduisait à la chambre. Ô jeunesse, ô vieillesse saintes ! qui donc eût songé à ternir la pureté d'un premier amour dans ce sanctuaire des souvenirs fidèles ? Le portrait d'un jeune homme du bon vieux temps souriant avec des yeux noirs et sa bouche rose, dans un ovale au cadre doré suspendu à la tête du lit rustique. Il portait l'uniforme des gardes-chasse de la maison de Condé ; son attitude à demi martiale, sa figure rose et bienveillante, son front pur sous ses cheveux poudrés, relevaient ce pastel, médiocre peut-être, des grâces de la jeunesse et de la simplicité. Quelque artiste modeste invité aux chasses princières s'était appliqué à le pourtraire de son mieux, ainsi que sa jeune épouse qu'on voyait dans un autre médaillon, attrayante, maligne, élancée dans son corsage ouvert à échelle de rubans, agaçant de sa mine retroussée un oiseau posé sur son doigt.

C'était pourtant la même bonne vieille qui cuisinait en ce moment, courbée sur le feu de l'âtre. Cela me fit penser aux fées des Funambules qui cachent, sous leur masque ridé, un visage attrayant, qu'elles révèlent au dénouement.

"Bonne tante, m'écriai-je, que vous étiez jolie !

- Et moi donc ?" dit Sylvie, qui était parvenue à ouvrir le fameux tiroir. Elle y avait trouvé une grande robe en taffetas flambé, qui criait du froissement de ses plis.

"Je veux essayer si cela m'ira, dit-elle, Ah ! je vais avoir l'air d'une vieille fée !

- La fée des légendes éternellement jeune !" dis-je en moi-même. Et déjà Sylvie avait dégrafé sa robe d'indienne et la laissait tomber à ses pieds. La robe étoffée de la vieille tante s'ajusta parfaitement sur la taille mince de Sylvie qui me dit de l'agrafer, "Oh ! les manches plates, que c'est ridicule !" dit-elle. Et cependant la gorge s'encadrait dans le pur corsage en tulles jaunis, aux rubans passés...

"Mais finissez-en ! Vous ne savez donc pas agraffer une robe ?" me disait Sylvie. Elle avait l'air de l'accordée de village, de Greuze.

"Il faudrait de la poudre, dis-je. Nous allons en trouver." Elle fureta de nouveau dans les tiroirs. Oh ! que de richesses ! que cela sentait bon, comme cela brillait, comme cela chatoyait de vives couleurs et de modeste clinquant ! deux éventails de nacre un peu cassés, des boîtes de pâte à sujets chinois, un collier d'ambre et mille fanfreluches, parmi lesquelles éclataient deux petits souliers de droguet blanc avec des boucles incrustées de diamants d'Irlande ! "Oh ! je veux les mettre, dit Sylvie, si je trouve les bas brodés !"

Un instant après, nous déroulions des bas de soie rose tendre à coins verts ; mais la voix de la tante, accompagnée du frémissement de la poêle, nous rappela soudain à la réalité.

“Descendez vite !” dit Sylvie, et, quoi que je pusse dire, elle ne me permit pas de l’aider à se chausser. Cependant, la tante venait de verser dans un plat le contenu de la poêle, une tranche de lard frite avec des œufs.

La voix de Sylvie me rappela bientôt. “Habillez-vous vite !” dit-elle, entièrement vêtue elle-même. Elle me montra les habits de noces du garde-chasse réunis sur la commode. En un instant, je me transformai en marié de l’autre siècle. Sylvie m’attendait sur l’escalier, et nous descendîmes tous deux en nous tenant par la main. La tante poussa un cri en se retournant. “Oh ! mes enfants !” dit-elle, et elle se mit à pleurer, puis sourit à travers ses larmes. C’était l’image de sa jeunesse, cruelle et charmante apparition !

Nous nous assîmes auprès d’elle, attendris et presque graves, puis la gaieté nous revint bientôt, car, le premier moment passé, la bonne vieille ne songea plus qu’à se rappeler les fêtes pompeuses de sa noce. Elle retrouva même dans sa mémoire les chants alternés, d’usage alors, qui se répondaient d’un bout à l’autre de la table nuptiale, et le naïf épithalame qui accompagnait les mariés rentrant après la danse. Nous répétions ces strophes si simplement rythmées, avec les hiatus et les assonances du temps, amoureuses et fleuries comme le cantique de l’Ecclésiaste ; nous étions l’époux et l’épouse pour tout un beau matin d’été.